

LEE MARACLE

# LE CHANT DE CORBEAU

TRADUCTION DE JOANIE DEMERS

ROMAN



MÉMOIRE  
D'ENCRER



Lee Maracle

LE CHANT DE CORBEAU

Traduit de l'anglais par Joanie Demers

MÉMOIRE D'ENCRIER

## PRÉFACE

J'ai écrit *Le chant de Corbeau* en trois jours dans le cadre d'un concours d'écriture de roman. Je me souviens que mes enfants et leurs amis, alors adolescents, étaient chez moi. Je leur avais expressément demandé de ne pas me laisser penser à des idées d'histoire, car je ne voulais pas tricher. Nous avons joué à des jeux de mots jusqu'à ce que minuit sonne. J'ai terminé mon roman le dimanche suivant à minuit, conformément au règlement du concours. Les ados qui étaient chez moi et mon amie Connie Fife m'apportaient de la nourriture, du café et de temps en temps une cigarette (je fumais, à l'époque). J'avais écrit environ la moitié de mon roman quand tout à coup, le ruban de ma machine à écrire s'est rompu ; Connie a alors sauté dans sa fourgonnette pour aller chercher sa machine à écrire à elle. Ni elle ni moi n'avions d'ordinateur à la maison. J'ai terminé mon roman à minuit tapant et nous avons tous fêté ça.

Je n'ai pas gagné le concours, mais l'éditeur qui l'organisait souhaitait tout de même publier mon roman. La personne qui a gagné avait écrit un roman sur Genghis Khan. Au téléphone, j'ai demandé à l'éditeur comment c'était possible d'écrire un roman sur un personnage historique mort depuis aussi longtemps. Il m'a expliqué que cette personne avait commencé

avec un plan détaillé de quarante pages. «C'est de la réécriture», ai-je rétorqué. Il m'a alors demandé si j'étais Autochtone. J'ai répondu que oui. «Vous, les Autochtones, êtes bien trop honnêtes», m'a-t-il lancé. Peu importe. Je n'ai pas soumis mon roman à cet éditeur. C'est Press Gang Publishers qui l'a publié à la place.

Quelque temps plus tard, Press Gang Publishers a été acheté par Polestar Books, qui a ensuite vendu ses deux maisons d'édition à Raincoast Books. Notre petit texte féministe a été submergé par la vague *Harry Potter* et ne s'est pas bien vendu chez Raincoast Books. Le livre a cessé d'être imprimé pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'un grand admirateur insiste pour que Canadian Scholars' Press le republie. Le roman a alors repris vie sous forme de livre éducatif. Bref, c'est la première fois depuis longtemps que *Le chant de Corbeau* est en vente libre.

J'ai plusieurs raisons de vouloir fêter cette nouvelle édition.

Premièrement, *Le chant de Corbeau* a été ma première œuvre sérieuse de fiction. J'avais en tête d'écrire une comédie, mais c'est plutôt un récit sur la dernière épidémie où nous n'avions pas le droit d'aller à l'hôpital de notre choix qui est né. Les personnages ont pris vie. Après la première journée d'écriture, j'avais davantage l'impression de suivre leur histoire que de la composer. Ce pouvoir qu'ont les personnages fictifs d'habiter l'auteure et de se substituer à ses intentions me rendait parfois fébrile. De temps à autre, je m'arrêtais en disant : « Alors, les amis, qu'est-ce qui se passe ensuite ? » Comme si nous avions tous notre mot à dire dans l'écriture du récit.

Deuxièmement, mes lecteurs ont refusé de laisser mourir le livre, qui est resté en dormance pendant longtemps. Quelqu'un lui a donné un nouveau souffle et Canadian Scholars' Press a fait son travail. J'ai alors senti que mon œuvre avait une certaine importance au Canada.

Et troisièmement, j'aime ce livre parce que mes enfants m'ont dit, après l'avoir lu : « Maintenant on comprend

pourquoi nous sommes comme nous sommes.» Ils parlaient de notre petite famille et des dizaines d'amis qu'ils invitaient à manger et à dormir à la maison le week-end. Pendant de nombreuses années, ma maison a servi de lieu de rendez-vous à des jeunes qui venaient passer le week-end à manger, à jouer, à regarder des films, allant et venant à leur guise. La maison de Momma aussi est comme ça, sauf que Momma doit composer avec une situation de crise en plus du traintrain quotidien.

*Le chant de Corbeau* se déroule dans un village fictif. Je ne voulais pas que les gens de mon peuple disent « je sais qui est le vieux serpent » et qu'ils nomment quelqu'un de leur communauté. Ce village a déjà existé, cependant. C'est un des nombreux villages de la côte ouest où tout le monde est mort. De l'arrivée des colons jusque vers 1916, le gouvernement canadien fusionnait les réserves et les villages les uns après les autres. Ces nombreuses fusions étaient toutes la conséquence du déclin de notre population en raison des épidémies.

Bien que les conditions de vie difficiles des familles décrites soient aujourd'hui contrebalancées dans une certaine mesure par les possibilités d'emploi et d'éducation, qui étaient limitées dans les années 1950, l'accès au territoire demeure restreint. Cependant, la culture du partage perdure. De plus, nous avons récemment recommencé à pratiquer notre culture et à apprendre notre langue sérieusement, ce qui n'était pas le cas à l'époque où se situe le récit.

Le Canada ne sait presque rien à propos de nous. Nous sommes en quelque sorte un mystère. Pendant des années, les pancartes « défense de passer » ont séparé les Autochtones des non-Autochtones. Le mystère nous a enveloppés et a cédé la place aux conjectures, puis les stéréotypes se sont installés. Dans *Le chant de Corbeau*, j'ai cherché à faire la lumière sur certains de ces stéréotypes. Si nous ne sommes pas les bons sauvages dépeints par les écrivains romantiques, nous ne sommes pas non plus les brutes que décrivent certains auteurs racistes. Une tradition qui fait encore partie de notre vie aujourd'hui,

c'est le fait de parler aux arbres, aux plantes, aux poissons et aux autres animaux, et plus particulièrement à Corbeau et à Cèdre.

Un jour, en marchant avec ma petite-fille, alors enfant, j'ai dit: « Il faudrait bien que quelqu'un écrive une histoire sur Corbeau dans la ville. » Ma petite-fille a répondu: « Tu devrais le faire, Grand-maman; tu lui parles toujours. » Ça m'a fait rire. J'ai déjà écrit mon histoire de Corbeau et j'espère qu'elle vous plaira.

Lee Maracle

*À toutes ces femmes qui ont combattu l'épidémie  
alors que le Canada ne se souciait pas de notre santé.*

Des profondeurs du détroit s'élevait un son grave, le chant de Corbeau, vert mélancolie. Plus haut, l'eau se séparait en couches de vert placide, foncées à claires. Le chant de Corbeau montait en spirale, formant des ondes concentriques de plus en plus puissantes à mesure qu'il perçait les couches successives de vert. Il rappelait le roulis des entrailles de la Terre, filtré à travers la dernière couche avant d'atteindre la terre ferme à la surface. Vent changea de direction ; il soufflait maintenant le chant vers Cèdre, qui entra dans la mélodie et répéta le refrain, ses branches délicates ondulant à l'unisson pour faire écho au chant de Corbeau. Nuage, séduit par le bruissement de Cèdre, se dirigeait voluptueusement vers la côte. Le chant s'intensifiait avec le refrain aigu de l'arbre. Nuage accéléra sa course vers la source du son pour aller s'écraser contre le versant des collines. Corbeau éclata en sanglots.

Sous la robe de Cèdre était assise une petite fille. Cela faisait un certain temps qu'elle observait Vent taquiner Nuage. Elle pouvait capter le chant dans l'ondulation des branches de l'arbre au-dessus de sa tête. Elle s'abandonna au mouvement et laissa le tourbillon de la mélodie la transporter dans une rêverie. Son corps se mit à flotter. Toute la substance immatérielle



de son être se mit à accélérer. La mélodie jouait avec les images dans son esprit. Le regard vide de la fillette était rivé sur un point indéfini tandis que la rivière se fondait dans la mer, que la berge se transformait en plage dont elle n'avait aucun souvenir et que les maisonnettes familières s'effaçaient pour faire place aux grandes maisons du passé. Des serpents de mer bicéphales sculptés dans le bois montaient la garde à l'entrée du village du clan de Loup.

Au large, un navire approchait, les voiles gonflées par le vent. Le village interrompit ses activités. Le navire envoya un frêle esquif à la rencontre des gens qui se massaient sur la côte. Il n'y avait aucune femme à bord de l'esquif. Aucune femme à bord du navire. Les hommes s'empressèrent de sortir les plus grands bols, ceux qui servaient à l'occasion des banquets, énormes plats sculptés dont la forme rappelait celle de leurs pirogues. Des jeunes femmes – une cinquantaine en tout – furent envoyées à bord.

Le corps de la fillette se figea, puis se recroquevilla en position fœtale. Les jeunes femmes étaient rentrées au village. Ce furent les premières victimes intouchables de la maladie. Un nouveau code moral s'avérait nécessaire et la culture ancestrale mourut peu de temps après. Ce qui avait toujours été perçu comme la satisfaction coutumière d'un besoin humain avait semé la mort parmi les villageois. Plus jamais les femmes du clan de Loup ne serviraient les hommes de la même façon. Une frayeur froide et fine s'insinuait dans l'être de Celia. Elle comblait les interstices entre ses cellules en mouvement. Elle l'emmurait dans le silence. Cela ne dura qu'un instant. Nuage s'alourdissait à un point tel que l'eau précieuse menaçait de se détacher de l'ancrage gris du ciel. Celia retourna au village sous les nuages qui s'amoncelaient.

Il se mit à pleuvoir. Les gouttelettes, grises et maussades, virevoltaient avec légèreté, ballottées par le vent erratique. L'assemblée commençait à s'agiter, attendant avec impatience que l'homme qui se tenait devant elle terminât son discours. Cette bruine qui les aspergeait par à-coups alors

qu'ils étaient réunis autour de la vieille Nora avait quelque chose d'inconvenant. Chaque fois que le vent lui soufflait la pluie en pleine figure, Stacey plissait le nez et imaginait Nora en train de faire de même. C'est impossible, se dit-elle : les morts ne plissent pas le nez. Leur esprit peut nous hanter, mais leur corps demeure inerte.

Stacey parcourut l'assemblée du regard. On ne pouvait pas dire que Nora avait fait le bonheur de quiconque de son vivant ; néanmoins, le village au grand complet était présent. C'était comme si, soulagés de sa disparition, les braves gens avaient sorti leurs beaux habits noirs pour lui faire leurs adieux de manière respectable et se donner bonne conscience. À l'heure qu'il était, l'esprit de Nora devait déjà se mêler aux gens réunis autour de sa dépouille à écouter la psalmodie du curé. Sans doute en train de ronchonner quelque chose comme « pas question que je me tape des foutues funérailles par ce temps de chien », se dit Stacey en réprimant avec peine un fou rire.

— Maman, est-ce que c'est la Nora qui fourrait son nez partout ?

Cette fois, Stacey fut incapable de se retenir. La vérité, si innocente, si à-propos, venait de sortir de la bouche de la fille de Mary. Personne ne se retourna pour faire les gros yeux à l'enfant. Les deux hommes de chaque côté de Stacey cachaient leur propre amusement derrière un air pincé faussement désapprobateur. Tous les regards se rivèrent au sol. La moitié de l'assistance toussota. Mary, qui avait failli s'étouffer de stupéfaction, fit signe à sa fille de se taire. Le curé accéléra la cadence. Peu après, on descendit la dépouille dans le trou.

— C'est trop creux, murmura la mère de Stacey. Trop creux pour être bon pour la terre. On aurait dû l'incinérer.

Un homme âgé manifesta discrètement son assentiment. Tout le monde se mit en file pour jeter à tour de rôle une pelle-tée de terre sur le cercueil. La file se forma de manière plus ou moins naturelle sans que quiconque eût besoin d'intervenir. Stacey se souvenait des autres funérailles auxquelles elle avait assisté – des funérailles empreintes d'un chagrin déchirant.

Celles d'ânés bien-aimés où les petits-enfants poussaient de profonds gémissements qui semblaient venir d'aussi loin que le centre de la Terre. Aujourd'hui, ce n'était que soulagement et résignation.

Stacey se demandait pourquoi personne aux funérailles ne disait rien avant d'avoir jeté sa pelletée de terre. La sienne s'écrasa sur le cercueil avec un son lugubre. Stacey s'éloigna de la tombe avec les autres pour donner de l'espace à Nora et se mêler aux conversations à mi-voix au sujet de son décès. Au milieu des banalités concernant la longue vie bien remplie que Nora avait eue, Stacey ne pouvait s'empêcher de penser le contraire. Nora avait eu une longue vie, certes, mais une vie particulièrement insignifiante. Elle avait épousé un homme quelconque qui était décédé quand leurs enfants étaient encore tout jeunes. Par la suite, elle s'était retroussé les manches pour nourrir sa famille comme elle le pouvait. Ses enfants avaient grandi tant bien que mal et fini par quitter le nid pour fonder une famille à leur tour. Deux des filles de Nora vivaient encore au village, mais ses fils étaient partis depuis belle lurette.

Si Nora ne s'était jamais remariée, elle n'était peut-être pas restée tout à fait célibataire non plus. Elle répétait à qui voulait l'entendre qu'elle était mariée à son travail – et puis à quoi bon s'encombrer d'un autre homme quand de toute façon les hommes ne lui servaient à rien ? Stacey était assez grande pour savoir ce que cette remarque voulait dire. Son esprit s'aventura malgré elle à imaginer le dégoût absolu de Nora pour l'acte sexuel. Quelle drôle de pensée à avoir pendant des funérailles. « Trop jeune pour connaître la vérité sur les hommes », parut lui murmurer Nora. Ce à quoi Stacey riposta en silence : « Même morte, vous êtes pas capable de garder vos commentaires pour vous, hein, Nora ? » Puis elle crut entendre la vieille femme éclater de son grand rire exubérant.

Les hommes s'étaient attelés à la tâche de combler le trou. Finies les petites pelletées de terre bienséantes. Les muscles tendus, sans dire un mot, ils remplissaient leur pelle de sable et de gravier qu'ils jetaient sans ménagement sur le cercueil de Nora.

La pluie n'épargnait plus personne. Les épaules voûtées, la tête baissée, tâchant de protéger sa Bible, le curé s'élança vers son *station wagon* – son « *woody* », comme l'appelaient les garçons. Sans doute à cause des panneaux de bois de chaque côté, supposa Stacey. Elle se demandait à quoi ces panneaux pouvaient bien servir. Ils ne semblaient pas avoir de fonction particulière. Les ingénieurs doivent voir de la beauté dans le gaspillage, conclut-elle.

Le *woody* démarra avec un teuf-teuf, signe qu'il était à présent acceptable de s'en aller. Stacey observa les hommes travailler quelques minutes encore, fascinée par leurs mouvements. Ils maintenaient tous la cadence sans manquer une seule mesure, se penchant, bandant leurs muscles, emplissant leur pelle, soulevant leur charge et la jetant en parfaite synchronisation. Ils affichaient tous le même air assuré et désinvolte. Ils pelletaient avec aisance, absorbés par la tâche, le dos luisant de sueur et de pluie. Pour Stacey, le rituel silencieux des hommes au travail avait quelque chose de captivant. Elle était incapable de détacher son regard du corps de ces hommes. Un petit rayon de lumière scintilla dans le creux de son ventre. Ses pensées se mirent à chanceler et à partir à la dérive. Elle fut tirée de sa rêverie par une Stella enceinte jusqu'aux yeux qui se dandinait vers elle. L'assemblée se dispersa en direction des voitures. La cérémonie était terminée ; c'était l'heure de partir.

Stacey monta avec ses cousines et deux de ses tantes et plaça soigneusement deux bambins sur ses genoux. Mary prit place en avant avec sa fille, celle qui avait posé la question embarrassante au cimetière. Elle était encore crispée de honte. C'était un incident tellement irrévérencieux. Stacey avait envie de dire à Mary de ne pas s'en faire avec la maladresse d'Alice, que Nora ne s'en était pas offusquée. Quand ils meurent, les gens qui ont mauvais caractère le perdent complètement et ceux qui sont sans malice gagnent en grâce.

Les gouttes de pluie traçaient de fins sillons sur toute la surface de la vitre du côté de Stacey. L'adolescente jeta un dernier regard sur le cimetière en murmurant un merci

à elle-même. Au moins, Nora était morte âgée. Si elle n'était pas convaincue que Nora avait eu une vie aussi remplie que ce que tout le monde affirmait, elle comprenait néanmoins pourquoi les gens disaient cela. Personne ne voulait accepter que la vie, ici, en marge du monde, était insignifiante.

Derrière la voiture, perchée dans un cèdre d'une admirable élégance, une corneille inquiète agita ses ailes. La dernière pensée de Stacey donnait à Corbeau envie de cracher. Stacey n'était peut-être pas aussi brillante que Corbeau l'avait supposé, soupira Cèdre. Mais elle apprendra – et si elle n'apprend pas, alors un de ses enfants. Patience, Corbeau, l'avertit Cèdre. La corneille poussa un croassement sonore: Cèdre pensait savoir quelque chose sur l'esprit humain que Corbeau ignorait et cela l'agaçait. Cèdre soupira de nouveau, ses branches balayant le ciel avec subtilité et calme, trop de calme au goût de Corbeau.

Le changement, c'est quelque chose de sérieux – quelque chose de déchirant. Avec les humains, il ne faut surtout pas y aller de main morte. Les grandes tempêtes façonnent la terre, font éclore la vie, débarrassent le monde de tout ce qui est vieux pour faire place au neuf. Les humains appellent cela des catastrophes. Ce sont juste des naissances! protesta Corbeau dans un croassement. Les catastrophes des humains s'accompagnent de larmes et de douleur – exactement comme celles de la terre, sinon que la terre a moins tendance à s'aigrir sous le coup du chagrin. Ainsi, Corbeau était convaincue que la catastrophe qu'elle avait planifiée suffirait à réveiller le peuple et à le pousser vers la ville des Blancs pour aller réparer le gâchis qui y régnait. Cèdre, qui n'était pas d'accord avec son plan, n'avait pas d'autre solution à proposer.

Patience, dis-tu, reprit Corbeau. On n'a pas le temps. Ces gens se dirigent tout droit vers une catastrophe à laquelle ils risquent de ne pas survivre. Toi, Cèdre, tu devrais réfléchir avant de parler. Tu périras en premier. Cèdre tressaillit, puis se mit à pleurer au rythme de la pluie. Quand l'arbre sécherait ses larmes, la pluie cesserait pendant une longue période.

Celia se tenait dans un coin du cimetière, près de la clôture, un peu à l'écart des autres enfants, qui n'avaient pas trop envie de s'approcher des morts. La mélodie cacophonique du chant de Corbeau jouait en ritournelle dans sa tête. Son esprit partit à la dérive. La fillette se sentait flotter dans un état de torpeur confuse où les sons se réduisaient peu à peu à un bourdonnement décalé de la réalité. Des images floues lui montaient des tripes et se précisaient à mesure que sa rêverie gagnait en intensité. Ces images étranges, sans lien entre elles au début, tournoyaient dans sa tête, où elles formaient une toile de connaissances qu'elle était encore trop jeune pour comprendre. Ailleurs, à une autre époque, des hommes creusaient la terre en chantant de désespoir. Ils creusaient à la hâte, chantaient avec empressement. Ces hommes avec un pagne d'écorce de cèdre pour tout vêtement se dépêchaient d'enterrer des corps les uns après les autres. Le creusage s'accélérait, l'urgence s'accroissait. Un petit cercle de femmes tenait un conciliabule : « Il faut écourter la cérémonie ; on n'a pas le temps. »

Des jeunes femmes se portaient volontaires pour remplacer les hommes tombés. Le creusage devenait frénétique, chaque accès de désespoir épuisant petit à petit les larmes de deuil jusqu'au jour où les enterrements se firent de manière machinale, sans émotion. Le visage d'une autre enfant apparut. Une enfant au regard vide qui fixait un cimetière. Ce visage – Celia l'ignorait – était celui de sa grand-mère constatant la dévastation qu'avait semée la première épidémie de grippe il y avait de cela très longtemps. Sa grand-mère dont les frères, les sœurs, les tantes, les oncles et les cousins reposaient tous sous terre. Le chant de Corbeau se fondit dans le silence. Une femme s'approcha de Celia.

— Reste pas là.

Elle attrapa la fillette par le bras et lui fit lâcher la clôture. Celia revint au présent et se mit à observer Stacey. Perchée tranquillement sur la clôture tout près, Corbeau était déçue : cette petite possédait le courage de regarder tandis que Stacey, qui connaissait pourtant les autres, refusait de voir.

Stacey avait déjà assisté à des funérailles de l'autre côté de la rivière – à la ville des Blancs, comme disaient les habitants de son village. Elle examina les vêtements de ses semblables tout en recréant dans son imagination les tenues que portaient les Blancs dans les processions funèbres. Au village, tout le monde était convenablement vêtu de noir. En ville aussi, on portait du noir, sauf qu'il y avait quelque chose de séduisant dans la façon dont le sombre costume de serge des hommes s'agençait aux chaussures en cuir verni, et dans les larges chapeaux à voilette et les talons hauts des femmes. Ces gens-là n'exprimaient pas le deuil de la même manière qu'eux. Les funérailles auxquelles Stacey avait assisté étaient celles de la grand-mère de Carol, sa seule amie à l'école. Carol avait pleuré – pleuré tout court, sans trop d'intensité, sans angoisse.

Stacey se rappela avec nostalgie la mort de sa grand-mère à elle il n'y avait de cela pas si longtemps, peut-être deux ans. Elle se rappelait s'être agrippée au cercueil, avoir enfoncé ses ongles dedans, s'être accrochée en vain tandis que sa voix puisait, quelque part au fond de ses entrailles, un curieux amalgame de terreur, de désespoir et de douleur qui lui avait paru immémorial, incommensurable. Ses cousines avaient fait de même. Les filles de Grand-mère affichaient toutes une mine affolée et confuse, ayant perdu le gouvernail indéfectible que représentait leur mère. L'atmosphère était tendue, on appréhendait avec angoisse ce que serait la vie sans elle. Aux funérailles, l'expression sur tous les visages laissait présager que personne ne se remettrait de cette perte.

La mère de Stacey était incapable de se tenir debout toute seule. Elle s'appuyait de tout son poids sur le père de Stacey et tous deux s'étaient rendus au cimetière d'un pas chancelant. On avait descendu le cercueil dans la terre avec tant de précautions, comme si on craignait de commettre un sacrilège en précipitant le départ de la défunte. Le ciel avait la couleur du charbon. L'air, alourdi par l'amoncellement de nuages bas, ne comblait plus la respiration rapide de Stacey. Sa mère sanglotait dans les bras de son père, qui la berçait, le visage ruisselant

de larmes lui aussi. Ce soir-là, Stacey, son frère et sa sœur avaient dormi tous ensemble. Les lamentations semblaient se poursuivre dans leur sommeil. Le feu rituel avait finalement eu raison du tumulte d'émotions, en particulier l'angoisse, qui avait accompagné les funérailles. Dans la cuisine, après le feu, Stacey avait l'impression que les filles de la défunte étaient parvenues à un consensus sur la mort de leur mère, consensus qui lui échappait encore aujourd'hui.

Corbeau était toujours perchée sur la clôture du cimetière. Elle poussa un cri. Stacey regarda dans sa direction. Elle observa l'oiseau, qui tendait le bec à chaque croassement. Elle avait l'impression qu'il se moquait d'elle, qu'il fanfaronnait, qu'il la traitait de sottise – bref, qu'il lui reprochait d'être passée à côté de quelque chose aux funérailles de Grand-mère. Stacey était encore frustrée de ne pas tout comprendre des événements. Elle balaya le souvenir du feu, de la transformation qui s'était opérée chez ses tantes et sa mère. Elle détestait le flou qui entourait le consensus des femmes. La voix de Grand-mère la reconforta : « T'en fais pas, mon enfant. Tu trouveras la réponse au bon moment. » Stacey relégua donc le souvenir aux oubliettes, où il resterait jusqu'au jour où la vie lui apporterait une forme de réponse.

À cette époque, ce n'était pas toutes les familles qui possédaient une voiture et les rares véhicules étaient de vieilles familiales. Pas de *woodies*, juste de vieilles familiales ordinaires, qui se remplissaient de parents qui n'en avaient pas. On ne voyait surtout pas cela à la ville des Blancs, où chaque voiture transportait la famille nucléaire à qui elle appartenait et pas un parent de plus. Stacey se demandait pourquoi. Elle laissa son esprit vagabonder parmi les habitudes des Blancs, leurs coutumes étranges. Celles-ci avaient plus de sens en anglais que dans sa langue. L'absence de connexion qui régnait entre les Blancs était difficile à exprimer dans sa langue maternelle. La plupart des jeunes à l'école ne voyaient quasiment jamais leur parenté. En fait, rares étaient ceux dont la famille élargie vivait assez proche pour permettre les fréquentations.



Avec qui jouaient-ils donc quand ils étaient petits? se demanda Stacey.

La voix de Nora interrompt le cours de ses réflexions: «Inutile d'y penser.» Stacey s'étonnait d'avoir adressé sa question à Nora, qui répondait toujours avec une pointe de cynisme ou de désespoir. Ses réponses n'étaient somme toute pas très utiles. Malgré tout, Stacey n'avait posé sa question à personne d'autre. Grand-mère, elle, lui aurait sans doute donné une réponse plus satisfaisante à se mettre sous la dent.

Le cortège arriva dans la cour boueuse de la vieille salle communautaire, qui faisait l'immense fierté du village. Seuls Stacey et les quelques autres jeunes qui fréquentaient l'école de l'autre côté de la rivière savaient qu'il n'y avait pas là de quoi s'enorgueillir. On était sur la côte ouest, où l'air épais était saturé de sel de mer et où le vent, la pluie et le temps faisaient apparaître des fissures gris terne dans le revêtement de cèdre du petit édifice dont on n'avait jamais peint les murs extérieurs. Des marches menaient directement de la rue jusqu'aux portes – pas de trottoir pour faire la transition. En fait, les portes n'en étaient pas vraiment. Il s'agissait plutôt de panneaux de contreplaqué, comme ceux dont étaient pourvues la plupart des bicoques du village. Les quelques fenêtres étaient trop petites et trop hautes pour procurer un semblant de lumière et de vue. Stacey savait pourquoi elles étaient faites ainsi: pour la sécurité des enfants. Une pensée gênante la narguait. Les petits Indiens sont comme la pluie d'aujourd'hui, un peu rebelles et inconstants. Elle chassa cette idée dans un coin reculé de son esprit. Cela lui rappelait trop l'époque où elle commençait à fréquenter l'école des Blancs et les conséquences que lui avait méritées son propre comportement rebelle. Stacey avait beau ne pas aimer son indiscipline d'autrefois, elle vivait encore plus mal avec le souvenir des conséquences. Bref, c'était plus facile de ne plus penser à tout cela.

La mort est un curieux phénomène. Elle commande le changement. Elle rôde autour du cœur et sollicite la mémoire avec acharnement. Elle génère des souvenirs de toutes les joies

que le défunt a pu léguer aux survivants. Une fois le corps enterré, la véritable nature du défunt s'immortalise en image de vertu inventée de toutes pièces par les proches. La mort fait remonter les souvenirs au milieu des larmes. Et les conversations finissent toujours par converger vers cette image fictive. « Nora était travaillante... » « La meilleure pêcheuse du village... » « Elle te coupait et te vidait une demi-douzaine de gros saumons en un rien de temps... » « Une femme infatigable... » On prenait même un certain plaisir à évoquer avec humour son caractère revêché et ses sarcasmes. Les villageois endeuillés n'avaient pas entièrement tort ; tout ce qu'ils disaient sur Nora était vrai. Ce qui avait changé, c'était leur attitude par rapport à son caractère. À la fin du repas, ils étaient tous d'avis que Nora allait leur manquer profondément.

Les conversations parvenaient aux oreilles de Stacey, où elles se butaient contre son obsession à comparer la salle communautaire minable du village aux salles de réception des Blancs, si somptueuses avec leurs planchers de marbre, leurs grandes fenêtres, leurs halls élégants et leurs parterres fleuris. C'était inévitable. Stacey passait la moitié de son temps de l'autre côté de la rivière, dans le sanctuaire confortable des immeubles bien chauffés aux hauts plafonds de la ville des Blancs. Et l'autre moitié, elle la passait à contempler l'unique salle communautaire du village, qui trônait obstinément en son centre, vieille et vétuste.

L'orateur se leva pour adresser quelques mots d'encouragement aux gens réunis en cette triste occasion. Ce n'était pas un discours rempli d'émotion. C'était un discours convenable, mais certainement pas enflammé. La modulation de sa voix ne manquait jamais de toucher Stacey. Elle calmait les enfants et suscitait des murmures d'assentiment chez les adultes. Avec de douces paroles, il relata la vie de Nora, du vaillant esprit de Loup qui l'avait animée. Indépendante, Nora avait avancé dans la vie avec constance, depuis sa plus tendre enfance et à travers la maternité, ne trouvant le repos que dans la mort. Stacey écoutait :

— C'est notre nature, *siem*. C'est la fierté de nos femmes, *siem*. Nous soutenons nos familles, parmi nous des mères, des travailleurs infatigables, *siem*. Louve est débrouillard, *siem*. Il n'y a pas de mendians dans le clan de Loup, *siem*.

Puis l'orateur remonta l'histoire de la lignée de Nora, rappela les grandes contributions de certains membres de sa famille. La vision de Loup ponctuait les générations qui avaient mené à sa naissance. Il évoqua les temps difficiles pour illustrer l'héroïsme des femmes de son clan qui, non contentes de laisser les épreuves précipiter le cours de leur vie, les avaient plutôt affrontées comme si elles étaient propres à vraiment forger le caractère.

Le bourdonnement à l'intérieur de Celia reprit de plus belle. La fillette était aux prises avec une vision de Nora au travail, mais les traits de la vieille femme se fondaient dans ceux de femmes d'autrefois. Elle ne reconnut pas le visage de son arrière-grand-mère luttant bec et ongles pour élever et nourrir sa deuxième famille toute jeune en plus de la seule enfant qui lui restait de la première. Cette scène qui n'avait rien de familier troublait Celia. Les hachettes et le feu façonnaient une pirogue dans le cèdre géant; les tiges de l'arbre se muaient en cordage; son écorce servait à confectionner des pagnes et ses racines, des couvertures. L'enfant dans la vision de Celia s'activait tout aussi frénétiquement. Le repos n'avait pas sa place, aussi la mère et la fille faisaient-elles fi de la fatigue malgré leur corps qui dépérisait au-dedans. Le dur labeur mettait de la tension sur leur visage et effaçait leur sourire. Il semblait créer une distance entre la femme et l'enfant. La scène était intolérable. L'esprit de Celia n'avait pas encore acquis la maturité nécessaire pour l'interpréter avec justesse. Celia ouvrit les yeux et laissa échapper des larmes de terreur qui passèrent inaperçues dans la salle communautaire.

La pluie, qui tambourinait maintenant sur le toit au-dessus de l'assemblée, battait la mesure du discours de l'orateur. Stacey versa elle aussi quelques larmes. De minces filets d'eau sans source de chagrin. Mais elle ne s'en faisait pas avec l'absence

de source pour ses larmes, que l'orateur avait le don de lui soutirer aux banquets funèbres. Elle était plutôt captivée par la grâce de ses mouvements, qui avaient quelque chose de presque féminin tant ses gestes étaient délicats.

L'atmosphère de la salle se transformait petit à petit. Stacey se sentait légère, aérienne et incroyablement entière à l'intérieur. Cette légèreté semblait émaner de l'orateur et imprégner chacune des personnes présentes, dont elle tirait de minces ficelles d'existence éthérée pour tisser une toile d'unité spirituelle. Stacey se sentait invincible. La légèreté dansait, la caressait dans les régions inatteignables de son être. Les régions sans commencement ni fin, les régions sans nom. Elle décrivait une spirale vaporeuse, diffusait de la chaleur dans les recoins distants où persistait le doute. Elle enveloppait ses muscles, se posait quelque part au creux de son ventre. Comme l'orateur achevait son discours, la sensation de légèreté se dissipa. Tout son corps recouvra la paix.

Conformément à son devoir, l'orateur invita tous ceux qui le voulaient à se lever pour prononcer quelques mots. Au début, personne ne broncha. L'orateur attendit poliment le temps qu'une subtile hiérarchie se mît en place. Les aînés du clan de Nora fixaient le sol, soucieux de ne pas faire étalage d'orgueil en se levant trop vite. L'attente était si agréable. Stacey avait envie de se lever pour raconter à tout le monde de quelle façon se passaient les choses à la ville des Blancs. Les Blancs n'aiment pas les « temps morts », alors ils remplissent leur univers de blablas inutiles, ou même de bruits mécaniques, comme si le vacarme était la seule chose qui les faisait se sentir en vie. Mais ce n'était pas à son tour de parler. Elle ne faisait partie ni des aînés ni du clan de Nora, alors elle resta assise. C'est Ella qui se leva en premier. Elle s'avança d'un pas traînant à l'aide de ses deux cannes. Deux de ses petits-enfants se précipitèrent à ses côtés et lui prirent chacun un bras pour l'aider à se rendre au-devant de la salle. Devant l'assemblée, la vieille femme se transforma. Sa voix perdit ses quatre-vingt-dix années ou presque d'usure. Son corps prit de la force ; ses bras se tendirent,

puis se relâchèrent. Elle livra son allocution avec une vigueur quasi juvénile.

— Regardez autour de vous, exhorta-t-elle les villageois réunis.

Tous regardèrent autour d'eux.

— Voyez ces enfants.

Les enfants se redressèrent sur leur siège.

— Faites attention à eux. La vie est précieuse et courte. Vous êtes tous des visiteurs. Ces enfants sont vos hôtes. Vous ne leur devez que de la bonté. Ne pleurez pas les disparus. Transformez plutôt votre chagrin en bonté envers la jeune génération.

Ella levait le ton à la fin de chaque phrase comme si les points n'existaient pas, comme s'il n'y avait que des pauses. La mélodie de sa voix empruntait des tonalités de douce persuasion pendant que son corps se tenait immobile. À la fin de son allocution, la vieille femme se mit à parler dans sa langue maternelle. Ce n'était pas une traduction. Il n'y a pas de mots pour traduire l'importance des enfants ou le sens du devoir familial qui anime normalement les mères et les pères. Dans la langue des villageois, le mot « enfant » en soi évoque des générations infinies de petits-enfants gravissant des montagnes, traversant en héros les milliers d'années de tribulations sentimentales que la vie leur réserve. Le mot « pluie » renvoie l'image de la femme-terre, des larmes de la naissance et du dévouement sans bornes. En anglais, la pluie, c'est juste des molécules d'eau agglutinées sur des particules de poussière trop lourdes pour demeurer en suspension dans l'atmosphère. Ce doit être la raison pour laquelle les orateurs pensent que tout est plus beau dans notre langue, supposa Stacey.

Stacey observa ensuite les chefs de clan se lever à tour de rôle pour dire quelques mots apaisants à propos de la disparition de Nora. La plupart d'entre eux s'efforçaient d'aborder le thème de la mort sous quelque angle philosophique, question de transcender notre condition de mortel, que les funérailles ne manquent jamais de nous rappeler. Ils veillaient tous à respecter

l'ordre dicté par leur rang et leur lien avec Nora et à ne pas répéter ce qui avait déjà été dit. Après les chefs de clan, des villageois qui n'avaient pas encore pris la parole se levèrent. Puis, en tout dernier, ce fut au tour des chrétiens, qui ne perdaient jamais une occasion de transformer le moindre moment de chagrin en quête éperdue de Jésus.

— Trouvez Jésus...

Stacey se demandait ce qui pouvait bien leur faire croire que Jésus était égaré.

— Ouvrez-lui votre cœur...

Comme si chaque mortel était une sorte de guérisseur spirituel doté de pouvoirs magiques lui permettant de choisir Jésus parmi la multitude d'esprits qui devaient habiter les vents, puis de le fusionner avec son propre cœur... Pauvre Jésus, quelle existence ennuyeuse il doit mener s'il est obligé de se taper ces discours jusqu'à la fin des temps! railla Stacey pour elle-même. Elle se demandait quel pouvait bien être le rapport entre la quête des chrétiens et la vraie vie de Jésus. Peut-être que, de son vivant, les gens venaient de très loin pour le voir? Non, ça ne se pouvait pas...

Stacey n'écoutait plus. Elle laissa son imagination retracer l'épopée de la lignée de Nora. Elle revoyait Nora pêcher dans la rivière sans embarcation, seule sous le couvert de l'obscurité, un œil sur ses enfants, l'autre surveillant l'apparition des gardes-pêche, ses mains occupées à remplir son épuisette de poissons. Stacey se rappelait qu'elle ne s'était jamais fait pincer durant ses sorties de pêche nocturne. Ses enfants se blottissaient non loin sous une vieille toile qu'elle avait doublée avec de la bourre. Cette femme avait un sixième sens qui la prévenait lorsque quelqu'un s'approchait. Quand les gardes-pêche passaient tout près, elle se redressait et lançait un regard en direction de ses enfants. Sans dire un mot, ceux-ci se dépêchaient de se cacher sous la toile matelassée. Ils restaient là en silence, parfaitement immobiles, jusqu'à ce que leur mère vînt soulever la toile. Nul ne savait ce que faisait Nora durant ces moments de suspense où elle risquait d'être découverte. Elle rentrait toujours chez elle

avec une profusion de poissons nourriciers, ses enfants sur les talons.

Stacey chérissait ce souvenir de courage sans prétention. Nora pêchait quand il y avait du poisson, n'obéissant à aucune autre loi que la sienne. Cela ne l'intéressait pas de débattre de son droit de pêcher. Elle faisait fi des hommes, Indiens comme Blancs, qui parlaient sans arrêt de permis de pêche. Elle ne se sentait pas concernée. Ses enfants manquaient peut-être parfois de vêtements, mais ils avaient toujours le ventre plein. Pour Nora, c'était la seule chose qui comptait. En un sens, Stacey enviait la simplicité de la vie de Nora, mais son contexte à elle était complètement différent. Elle savait qu'elle ne se satisferait jamais de la vie au village.

Celia était assise à côté de Stacey, sur qui elle jetait des regards de temps à autre. Elle tenait un élastique qu'elle tendait et relâchait à répétition. Quand elle ne regardait pas Stacey, elle fixait le jeu de ses mains sans vraiment le voir.

Corbeau éclata de rire. Elle ébouriffa ses plumes, ouvrit ses ailes et se mit à croasser. Elle n'avait pas pensé à l'innocence de Stacey. Pauvre Stacey. Cette jeune fille voyait le monde en couleurs qui ne correspondaient pas à la réalité. Se comportait comme si elle ne partageait pas la situation des femmes de son clan. Corbeau poussa un long et profond soupir. Elle soupirait avec le souffle d'un animal qui manque d'air. Elle soupirait de vieillesse, désespérée de trouver une utilité à son soupir. Plus elle songeait à Stacey, moins elle y voyait clair et plus elle se sentait impuissante. Elle avait conscience qu'il manquait quelque chose à cette fille, mais quoi au juste ?

Corbeau sentit un soubresaut dans ses entrailles. Elle ébouriffa de nouveau ses plumes, ce qui l'apaisa. Elle se mit à gémir, mais cela n'aidait en rien. Ses lamentations étaient assourdies par sa confusion. Elle était incapable de générer la vision nécessaire pour mettre un terme à la disette – à la disette d'idées – qui semblait accabler son peuple. Cela faisait un certain temps que les villageois ne s'étaient pas recueillis dans le lieu des pensées sacrées. Leurs réflexions étaient confinées dans la marge de leur

vie, reléguées à la périphérie du quotidien, où elles s'accumulaient à la surface. Elles fuyaient la profondeur de crainte de susciter des débats fatigants. Comment donc réveiller le peuple? Telle était la question qui lancinait Corbeau. Si seulement elle trouvait un moyen d'affranchir les villageois de leurs soucis du quotidien, elle pourrait rétablir les réflexions profondes. Ô Corbeau, Corbeau de jais... de jais... Ô Corbeau toute noire...



Il plut sans interruption durant encore deux semaines, ce qui irrita Stacey au plus haut point. Son arrivée à l'école était toujours particulièrement embarrassante les jours de pluie. Au bout du demi-mille de marche qui séparait son village de la ville des Blancs, ses vêtements étaient tout trempés et ses cheveux avaient perdu le semblant de volume qu'elle avait réussi à leur donner. Sa queue de cheval formait une simple ligne noire dans son dos et sa jupe, qui collait impudiquement à sa peau, montrait ses jambes courtes un peu dodues. Bien qu'il ne fît pas froid, Stacey aurait aimé avoir un imper, une paire de bottes et un parapluie. Le pire, toutefois, c'était le chuintement de ses souliers de toile quand elle parcourait les longs corridors silencieux entre les salles de classe.

En temps normal, les élèves circulaient autour d'elle sans la remarquer, mais par temps de pluie, ils jetaient des regards étonnés sur ses pieds. Elle avançait donc péniblement le long du corridor, consciente de ses pieds, en pestant contre ses parents qui avaient eu des enfants alors qu'ils n'en avaient pas les moyens. Elle les maudissait de ne pas être allés à l'école, les maudissait de continuer de vivre à la manière de ses grands-parents comme si le monde n'avait pas évolué. On était